



L'homme qui tua Cécile Hoffmann

Vlad Oberhausen

Cécile Hoffmann est morte le lundi 16 octobre à 21h10. J'avais rendez-vous avec elle ce soir-là. Son corps n'a été découvert que le lendemain, dans ce terrain vague où elle s'est vidée de son sang ; elle l'a répandu sur les vingt mètres de son agonie, le partageant avec les insectes mêlés aux graviers du sol, puis, retournée sur le dos pour attendre immobile la mort imminente, l'a laissé dessiner un disque épais autour de son cœur. Quand au petit matin un retraité du voisinage, alerté par les aboiements insistants de son chien, a mis ses lunettes pour apercevoir le cadavre, je devais être encore dans le train. C'était sûrement mieux comme ça.

Je l'avais connue des années auparavant, par un banal rencard de lycée. Deux, en fait : il pleuvait, nous étions devant le cinéma et l'on nous avait posé un lapin à tous les deux. Certains diront que c'était un hasard, mais c'est parce qu'eux ne l'ont jamais connue. Pour quiconque lui ayant déjà parlé, il était évident que le hasard n'existait pas : non pas que tout demeurerait établi, ordonné, prédéterminé de façon immuable et secrète, mais plutôt que l'univers, par une nature exactement inverse, n'était jamais qu'un enchaînement de conséquences causées par des millions d'effets n'ayant pour seul point commun que leur suite, si bien qu'en ce monde uniquement composé d'évènements aléatoires sans rapport les uns avec les autres, notre rencontre ne pouvait, ne devait être qu'un infime maillon absolument logique du grand désordre universel. Tout cela, c'est avec elle seulement que je l'ai compris, car Cécile Hoffmann était l'incarnation du chaos. Jamais je ne crois elle n'a été à l'heure à un seul de nos rendez-vous, comme si le temps n'était pour elle qu'un concept trop prévisible, et la ponctualité une insulte faite à la savante confusion qui nous voyait nous retrouver et nous perdre. D'elle je me rappelle surtout ces moments où, seul sur un trottoir quelconque qu'elle devait fouler bientôt, je cherchais à m'imaginer la vitesse de sa marche, la couleur de ses chaussures, les faux plis de ses vêtements, leur texture, le reflet éphémère de son unique bague, l'emplacement des mèches brunes tombant sur son visage qu'elle n'écartait jamais, son souffle enfin, ses brèves saccades

n'appartenant qu'à elle, sur lesquelles venait imperceptiblement se calquer le bruissement étouffé du pendentif creux, rempli de poussières d'ambre, que j'avais un soir posé sur sa poitrine. Ce qui me revient le plus nettement, ce sont ces secondes d'attente et de rêverie mises bout à bout qu'on appelle des souvenirs, car il m'a souvent fallu l'attendre et l'espérer au cours de toutes ces années passées près d'elle.

Ce furent d'abord des regards, des mots griffonnés, les ruelles près du lycée ou de l'immeuble de ses parents, de ces venelles aux odeurs de graisse brûlée dont les murs éventrés dévoilaient la brique et le ciment, qui malgré leur puanteur les fins d'après-midi d'été renfermaient un je ne sais quoi de mystérieux, une promesse d'aventure et de dépassement. Elle estimait que c'était la meilleure façon de nous voir, la plus appropriée en tout cas, car l'on ne me considérait pas à cette époque comme une *bonne fréquentation* ; puisqu'il fallait tromper la vigilance de ses amies et de ses frères, de son père surtout qui n'aurait pas manqué de lui asséner une admirable tirade sur le caractère impossible de notre relation, nous nous organisions tout un système de rendez-vous furtifs pour échapper au cheminement invariable de nos solitudes, en pimentant de surprises infimes, de faux bonds et de décalages ce jeu improvisé que nous considérions avec une gravité adolescente. Je nous ai toujours vus comme des enfants complices qui, trahissant l'agencement qu'ils avaient eux-mêmes créé, cherchaient à alimenter incessamment leur propre chaos. Nous nous retrouvions de plus en plus tard, sans nous quitter jusqu'au matin, mais en rêve encore, dans la fantaisie incertaine de la mémoire et du temps dérégulés, je l'attendais nerveusement sous un porche, une arche noire, près d'une gargote devant laquelle fumaient les grilles d'aération, accroupi dans un cellier humide ou sur l'unique banc d'un square désert, une chaîne d'or coulant entre mes doigts et en train de pleurer.

Plusieurs fois j'ai dû partir, et nous nous sommes perdus pour quelque temps. Il arrivait qu'un quartier ne soit plus sûr pour moi, qu'une ville entière me devienne subitement étrangère et hostile : je n'étais qu'un vagabond, un de ceux qui n'ayant jamais eu de toit ne pouvait décemment prétendre avoir un jour une stèle bien entretenue au-dessus de lui, mais Cécile était toujours là, d'une façon ou d'une autre, à tel point que je n'ai jamais su si elle était la cause ou la conséquence de la permanente confusion de ma vie. Des périodes sans nous voir devenaient

nécessaires : craignant qu'en nous apercevant ensemble quelqu'un cherche à lui faire payer mes dettes, je me résolvais à patienter dans des gares inconnues, pour prendre, loin d'elle, des trains de campagne malades dont les cahots fatigués achevaient de mettre suffisamment de distance entre nous. Une fois écoulées des semaines de silence, lorsque je reprenais contact, je lui donnais des rendez-vous secrets comme ceux des films d'espionnage, dans des cabines téléphoniques dont plus personne ne se servait depuis longtemps, et je l'imaginai, dans l'attente de mes coups de fil, ressentir la même chose que moi lorsque je m'adosais aux murs délabrés des ruelles. Un jour où je revenais après une de ces absences, elle mentionna ce qui lui était advenu un soir, alors que la bibliothèque venait de fermer : un grand type en imperméable, la tête enfoncée dans les épaules aplatie par un chapeau de feutre, l'avait bousculée sans s'excuser, la fixant un instant de ses yeux gris-bleu qui lui avaient fait penser à ceux d'un vieil aigle, avant de s'éloigner rapidement afin d'atteindre une ruelle sombre, trop pour qu'elle ne soupçonne pas quelque chose de louche. Je n'y pris évidemment pas garde sur le moment, mais elle devait me reparler, longtemps plus tard, de cet homme étrange dont elle avait cru reconnaître le visage.

Je ne me suis jamais senti en sécurité, sans cesse aux aguets, persuadé que l'on viendrait, dans mon sommeil peut-être, s'acquitter d'un tribut laissé impayé ailleurs ; un couteau sous l'oreiller, je m'efforçais d'écourter mes nuits, de ne pas les passer entièrement avec elle, pour ne pas la mettre en danger, tout en laissant au matin un mot à la place de la lame, censé lui ôter toute inquiétude. À aucun moment elle ne m'avait demandé de changer de vie : c'était dans ce bouleversement permanent, cet éloignement du lendemain, cette impossibilité de réfléchir à long terme qu'elle devait, selon moi, se sentir le mieux. Si je crus déceler plusieurs fois chez elle le sentiment qu'elle mourrait jeune, et que cela ne la dérangeait pas, il n'y en eut qu'une seule où je vis de la tristesse sur son visage. Son grand-père était mort ; j'étais loin quand elle me l'avait expliqué, au téléphone, me donnant rendez-vous à la maison de ****. J'eus toutes les peines du monde à trouver le village, puis, au bout de cette route sinueuse qui montait à travers champs et coteaux, la ferme où elle m'attendait. Il n'y avait que sa voiture sous les immenses peupliers, les volets étaient clos comme des paupières et tout paraissait gris. À mon arrivée elle se tenait sur le seuil, comme si elle ne voulait pas entrer sans moi. Nous n'avons pas mis les pieds dans la maison : longeant la façade décrépite, elle m'a emmené derrière, poussant la grille aux

arabesques rouillées qui donnait sur un jardin aux rosiers à l'abandon. Il n'y avait que des terres en friche, des arbres sans feuilles et un hangar circulaire, comme un gigantesque tube d'aspirine, qui avait dû servir un jour de silo à grains. La porte ne fermait pas : à l'intérieur, un monstrueux débarras occupait les tables supportées par des tréteaux, où s'amassaient les engrenages, des enchevêtrements dentés, voies ferrées, rails métalliques, de grands cylindres en fer-blanc, des tubulures vertes et bleues, d'énormes roues d'un pourpre clinquant, des machines à huit roues, une infinité cendreuse de trains miniatures, locomotives européennes et américaines, *Atlantic*, *Pacific* ou *Mikado*, l'Orient-Express gisant sous la poussière, d'invraisemblables tortillards, leurs habitacles en bois protégeant les figurines peintes de conducteurs aux vêtements écaillés. Cécile avait pris la plus grande malle, y entreposant doucement certains modèles comme s'il s'agissait de reliques, après quoi elle avait mis la clef de la ferme avec les petits trains au fond de la caisse chargée dans la voiture ; en rentrant je l'avais posée dans un placard, où elle s'était contentée de la cacher sous une couverture sans plus y toucher.

Les mois suivants nous avons continué à nous voir régulièrement, prudemment, aux lieux établis et à horaires variables, comme lorsque nous avions dix-sept ans, mais quelque chose me semblait brisé en elle, un mécanisme de pensée ne fonctionnait plus. Une part d'elle-même, la plus grande peut-être, avait disparu, et je crois qu'elle regrettait d'être encore là. Cécile n'avait jamais pensé qu'elle pouvait survivre à son enfance ; mais nous continuions à nous voir et c'était sûrement la seule chose qui lui restait de ce temps-là. Ces rendez-vous qui rythmèrent nos vies, nous ne pouvions parfois pas les honorer : et comme devant le cinéma, quand nous avions tous les deux regardé la lumière irisée d'une même flaque après l'arrêt de la pluie, un autre événement aléatoire venait invariablement remplacer la conséquence inaboutie. C'était le début de l'automne, il faisait encore chaud et nous avions convenu de dîner ensemble, un mois avant sa mort : retenu en postant une facture par un camarade de faculté dont je ne conservais à peu près aucun souvenir sobre, je devais avoir une quinzaine de minutes de retard quand j'arrivais sur la place pavée, lieu convenu de notre rencontre, en la cherchant du regard. C'est elle qui me trouva, et je remarquai immédiatement la griffade rouge à la base de son cou nu, causée par le brusque arrachement du pendentif : y tenant beaucoup, elle me parut plus énervée que sous le choc de son agression, mais ses premiers mots, troublants, évoquaient la figure d'un

homme croisé des années auparavant, qui marchait le plus vite possible pour atteindre une ruelle sombre. Je n'ai jamais su si c'était la vérité ou un pur effet de son imagination, ni ce qui lui était vraiment arrivé ce soir-là. Peut-être est-ce lui qui l'a tuée. Ou peut-être que cela n'a aucun rapport. Je crois qu'elle n'ignorait pas que les choses devaient se finir ainsi, et elle ne chercha d'ailleurs pas à se défaire de cette conclusion, pour tragique qu'elle fût : elle savait mieux que quiconque que l'ordre n'existant pas, il était vain de vouloir se soustraire à un événement précis et redouté, puisque le chaos, dans son inlassable tempête des causes et des effets, la rattraperait tôt ou tard, de quelque manière que ce soit. Cécile Hoffmann était l'incarnation du chaos : un rendez-vous avec le désordre, le trouble et la mort, c'était ce qu'elle m'avait promis, ce que nos vies avaient toujours été, et ce à quoi j'ai dû me faire lentement.

Je me dis à présent qu'elle est morte pour ne jamais vieillir, demeurer intacte dans ma mémoire et m'appartenir, comme ce médaillon volé où reposent de fines poussières d'ambre. Peut-être que nous n'avons pas rendez-vous, ce lundi 16 octobre, peut-être était-elle là *par hasard* et moi aussi, écoutant le vent sans rien attendre sur ce terrain vague glacé, nos existences n'étant qu'une absurde succession de rendez-vous dont nous n'avons même pas eu conscience. Je ne sais plus s'il pleuvait et si elle était là, cette après-midi, devant ce cinéma ; je suis certain en revanche de l'avoir croisée deux fois par la suite avant la nuit de sa mort, deux fois seulement, à des années d'intervalles, de manière intense et fugace. Il n'y a jamais dans la vie que des coïncidences, je le sais grâce à elle, mais j'ignore pourquoi son visage a autant compté pour moi. Comme les parents imaginent à l'envi l'avenir de leur enfant pour se rassurer, je pense qu'un assassin au repentir sincère ne peut supporter son existence que s'il fabrique à l'inverse un passé heureux à celui ou celle à qui il a ôté la vie. Ce n'est qu'après sa mort, en lisant le journal, que j'ai appris son nom. La dernière flamme absorbée par les yeux de Cécile Hoffmann a sans doute été cette nuit trop vaste, sans étoiles, qui n'avait dû être pour elle qu'un océan insondable de doutes et de regrets ; ma main était moite sur le manche du couteau et une brise légère me faisait frissonner quand j'avais entendu ses pas sur le gravier, ce lundi, à 21h09, quelques secondes avant que son regard ne m'accuse du crime que je n'avais pas encore commis – et que ma lame ne lui traverse sans raison le cœur.